L'épiphanie, entre dérision et volonté d'abolition

Epiphany : between derision and abolition

Michel Biard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13143>

DOI : 10.4000/ahrf.13143

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 3-25

ISBN : 978-2-908327-68-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « L'épiphanie, entre dérision et volonté d'abolition », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13143>

ARTICLES

L'ÉPIPHANIE, ENTRE DÉRISION ET VOLONTÉ D'ABOLITION

Michel BIARD

L'Épiphanie ne pouvait guère laisser indifférents les hommes de la Révolution française, dès lors que ses liens avec la monarchie et le clergé catholique en faisaient une cible fort tentante pour la plume des amateurs de satires en tout genre. Au temps de la monarchie constitutionnelle, où l'arme de la dérision figure en bonne place dans le magasin aux accessoires de ceux qui s'en prennent aux rois en général, puis peu à peu au roi des Français, succède en 1792 une nouvelle ère, celle de la République. Que faire alors de cette désormais encombrante Fête des Rois, solidement ancrée dans les traditions et déjà objet d'intérêts commerciaux ? L'interdire, au risque de mécontenter une bonne partie des citoyens ? En changer simplement la dénomination ? En bouleverser de fond en comble la symbolique sans pour autant toucher au cœur de la réunion festive, autrement dit en laissant le hasard attribuer la fève, mais en substituant au roi un sans-culotte ?

Mots-clés : Épiphanie, Fête des Rois, monarchie, satire, presse, pamphlets, Père Duchesne, sans-culottes.

Depuis les premiers siècles de l'histoire de la Chrétienté, l'Épiphanie, plus connue sous le nom de Jour des Rois ou Fête des Rois, célèbre la visite rendue par les Mages à celui que les Chrétiens nomment « l'Enfant Jésus ». Melchior, Gaspar et Balthazar figurent donc en bonne place dans les récits diffusés à grande échelle par l'Église, mais, davantage que leurs présents ou l'étoile du berger qui les aurait guidés¹, la tradition de la Galette des Rois a

(1) Louis-Sébastien Mercier ne se prive pas de souligner, d'une part, cette distinction entre les croyances et les usages, d'autre part, les intérêts commerciaux en jeu : « La fête des Rois et le

marqué la société française depuis la fin du Moyen Âge et certaines de ses racines remontent jusqu'à l'Antiquité². Chacun connaît cette tradition où une galette, voire un autre gâteau, prête son aspect appétissant au jeu du hasard, avec des parts tranchées et choisies à l'aveugle, parmi lesquelles se trouve dissimulée une fève (réelle ou remplacée, comme aujourd'hui encore, par une figurine). Le convive qui trouve la fève, ou risque de se briser une dent sur la figurine, reçoit le titre de roi et une couronne de circonstance. Comme dans la tradition carnavalesque et dans le charivari, le monde s'en retrouve soudain à l'envers et, le temps de quelques heures, hiérarchies sociales et hiérarchie politique sont donc inversées. D'autres usages sont peu à peu venus s'ajouter à ceux-ci, telles l'obligation du convive couronné à offrir la prochaine galette, la désignation du plus jeune enfant qui doit se placer sous la table pour déterminer l'attribution des parts, ou encore la présence de deux couronnes et donc de deux vainqueurs (si possible un roi et une reine, parité oblige). Quant à la tendance des parents à favoriser le sort, elle ne date sans doute pas d'hier ! L'ensemble de ces usages comprend deux éléments permanents : la place d'un gâteau qui renvoie à l'empire des blés, de la farine et du pain, avec toutes ses symboliques et ses hantises³ ; le choix d'un roi grâce au jeu du hasard. Avant

tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très ancienne coutume se transmet de père en fils. Les incrédules et les impies, qui se moquent de l'étoile des trois mages, célèbrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour-là [...] Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine ; et l'on voit que toute fête fondée sur la bâfre, sera et doit être immortelle » (Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, chapitre CDXCIV, Édition établie sous la direction de Jean-Claude BONNET, Paris, Mercure de France, 1994, tome I, p. 1 352-1 353). Pâtisseries et boulangers étaient par ailleurs en rivalité dans cette opportunité commerciale : « Pour les personnes qui, n'étant point dans l'habitude de faire et de cuire leur pain, l'achetaient chez le boulanger, c'était celui qui leur fournissait, ce jour-là, le gâteau des Rois. À Paris même, chacun de ces artisans était dans l'usage d'en envoyer un à ses pratiques : mais, au commencement du dix-huitième siècle, les pâtisseries s'avisèrent de réclamer contre une coutume qui empiétait sur leurs droits ; et le Parlement, sur leur requête, rendit en 1713, et en 1717, un Arrêt qui défendit à ceux-ci de faire à l'avenir et de donner aucune sorte de pâtisserie, d'employer du beurre et des œufs dans leur pâte, et même de dorer leur pain avec des œufs. La défense au reste n'a guère eu d'effet que pour la capitale. L'ancien usage subsiste toujours dans la plupart des provinces » (Pierre J. B. LE GRAND D'AUSSY, *Histoire de la vie privée des Français, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, par Le Grand d'Aussy. Nouvelle édition [...] par J. B. de Roquefort*, Paris, Laurent-Beaupré, 1815, tome II, p. 282-285).

(2) Philippe ROUILLARD, *Les Fêtes chrétiennes en Occident*, Paris, Cerf, 2003, p. 27-32 (avec plusieurs références bibliographiques indiquées p. 32, notamment aux travaux de Bernard Botte sur la Noël et l'Épiphanie). Le mélange d'origines chrétiennes et païennes suscite d'ailleurs des controverses, ainsi au XVII^e siècle où toute une prose hostile vise cette fête accusée de susciter des troubles et des déviations religieuses : Jean DESLYONS, *Discours ecclésiastiques contre le paganisme des Rois de la fève et du Roi-boit* (...), Paris, Desprez, 1664 ; Nicolas BARTHÉLEMY, *Apologie du banquet sanctifié de la veille des Rois*, Paris, Tompère, 1664 ; Jean DESLYONS, *Traité singulier et nouveaux contre le paganisme du Roi-boit* (...), Paris, Veuve Savreux, 1670.

(3) On renvoie ici aux travaux de Steven KAPLAN, *Le complot de famine. Histoire d'une rumeur au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1982 ; id., *Le meilleur pain du monde. Les boulangers de*

la Révolution, dans un royaume de France où le monarque ne saurait être issu d'une pareille loterie, « tirer les rois » ne peut avoir d'autre sens qu'un éphémère jeu de rôles, avec des monarques d'un jour qui ne songent pas une seconde à remettre en cause le pouvoir d'une dynastie pluriséculaire⁴. Pas d'autre sens ? Voire... Plusieurs mazarinades avaient déjà utilisé le thème du « roi de la fève » comme arme de satire⁵ ; puis, au siècle suivant, Diderot avait osé risquer à ce sujet des vers très ouvertement hostiles à l'Église catholique et à la monarchie⁶, vers souvent évoqués par d'autres auteurs sous le nom de « Code Denis »⁷. Dans les années 1770-1780, toute une culture populaire de contestation et de satire n'hésite pas davantage à évoquer la Galette des Rois pour se gausser du « roi de la fève »⁸, ce qui

Paris au XVIII^e siècle, Paris, Fayard, 1996 (tous deux également publiés en langue anglaise l'année de l'édition française).

(4) Ce qui n'empêche pas le développement d'idées fantaisistes participant peu ou prou à la désacralisation de la monarchie, comme l'observe Mercier : « Le savetier en famille est toujours roi ; car il est plus obéi dans sa maison, que le président ne l'est dans la sienne. Mais ce jour-là il parodie la majesté : il croit fermement, ainsi que tous ses confrères, que les souverains et les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger et se réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun souci, aucun travail, parce que leur table est toujours bien servie. C'est aussi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres sur la royauté. On voit qu'il ne la considère que sous les plus faux rapports, et que toutes ses idées rétrécies sont, pour ainsi dire, des idées asiatiques. Oh, qu'il est loin de concevoir ce qu'il devrait entendre ! » (Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, op. cit., tome I, p. 1 352-1 353).

(5) Ainsi, *Les Rois sans Rois, ou Réflexions des Rois de la fève sur l'enlèvement du Roi hors sa Bonne ville de Paris*, sl, sn, 1649 ; ou encore *Le Testament du diable d'argent avec sa mort et les plaintes d'un Roi de la fève*, Paris, sn, 1649.

(6) « [...] C'est alors qu'un trône vacille ; / Qu'effrayé, tremblant, éperdu, / D'un peuple furieux le despote imbécile, / Connaît la vanité du pacte prétendu. / Répondez, souverains : qui l'a dicté, ce pacte ? / Qui l'a signé, qui l'a souscrit ? [...] / J'en atteste les temps ; j'en appelle à tout âge ; / Jamais au public avantage / L'homme n'a franchement sacrifié ses droits ; / S'il osait de son cœur n'écouter que la voix, / Changeant tout à coup de langage, / Il nous dirait, comme l'hôte des bois : / " La nature n'a fait ni serviteur ni maître ; / Je ne veux ni donner ni recevoir de lois" ; / Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre, / À défaut d'un cordon pour étrangler les rois. [...] » (« Abdication d'un roi de la fève l'an 1772, ou les Éleutéromanes. Dithyrambe », cité dans *Œuvres de Denis Diderot* (...), Paris, Desray et Deterville, an VI -1798, tome XV, p. 488-498).

(7) En janvier 1770, Grimm note : « La royauté étant tombée en partage à M. Diderot, au dîner où nous étions, il n'a pas voulu laisser languir ses sujets ; il a publié ses lois successivement pendant qu'on était à table, de sorte qu'avant de sortir et de déposer son sceptre, tous les devoirs de législation se trouvèrent remplis par l'impromptu que vous allez lire : *Le Code Denis* (...) » (Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire, philosophique, critique* [...], Paris, Buisson, Édition de 1812, tome I, p. 24-25). Ce « Code », qui évoque un royaume où « le sujet règne sur son roi », est ainsi signé : « Denis, sans terre, ni château, Roi par la grâce du gâteau ». Diderot revient sur ce texte deux ans plus tard et rédige à ce moment les vers cités à la note ci-dessus, sous prétexte d'avoir été « roi de la fève » trois fois consécutives : « Trois années de suite, le sort me fit roi dans la même société. La première année, je publiai mes lois sous le nom de *Code Denis*. La seconde, je me déchaînai contre l'injustice du destin, qui déposait encore la couronne sur la tête la moins digne de la porter. La troisième j'abdiquai ».

(8) « Que le roi de la fève est un bien pauvre Sire » (*Le roi de la fève*, de Mugnerot, dans *Le Trésor du Parnasse, ou Le plus joli des recueils*, Londres, sn, 1770, tome VI, p. 56). Mentionnons aussi la chanson populaire « Le Roi de la fève » par Maréchal (L. CASTEL, *Nouvelle anthologie, ou choix de chansons anciennes et modernes*, Paris, Librairie ancienne et moderne, 1828, volume 1, p. 322-323).

peut le cas échéant occasionner des applications concrètes. Mais avec le séisme politique de 1789, des brèches encore plus importantes s'ouvrent, la liberté de parole accompagnée de la formidable diffusion de la presse et des pamphlets faisant le reste.

Avant même le renversement puis l'abolition de la monarchie, plusieurs auteurs s'amuse avec la tradition, ici pour ironiser sur le pouvoir de Louis XVI et de ses aïeux, là pour suggérer que le sort pourrait bien donner la fève à...la Nation ! Coup du sort bien utile qui permettrait de raccourcir non le roi, mais la trilogie « la Nation, la Loi, le Roi », ainsi réduite à une association binaire. Auprès de ces quelques audaces des années 1790-1792, qui se limitent pour l'essentiel à l'arme de la dérision, alors chère aux pamphlétaires et caricaturistes, 1793 et l'an II font figure de choc. Désormais, il ne s'agit plus de se gausser d'un souverain qui ne serait pas davantage qu'un risible « roi de la fève », mais bel et bien d'en finir avec une tradition que ne peuvent plus tolérer des républicains. Au moment où le mot « roi » tend à disparaître des noms de communes aussi bien que des pièces de théâtre, tandis que des « sages » remplacent les rois dans les jeux de carte (quand ce n'est pas un « sans-culotte de pique » qui se substitue directement au roi de pique) et que le jeu d'échec voit le roi transformé en tyran auquel il faut justement faire échec, l'Épiphanie constitue une cible tentante dont s'emparent tous ceux qui entendent mener des combats de plume au service des combats politiques.

Dès janvier 1790, *Les Actes des apôtres*, l'une des feuilles les plus hostiles aux bouleversements en cours, donnent le ton avec la description d'une séance « du club de la Révolution » qui réunit plusieurs centaines de membres autour d'une galette destinée à célébrer l'Épiphanie. Tradition oblige, celui qui manie le couteau met en réserve un des morceaux du gâteau, la fameuse « part du pauvre »⁹. Malchance ou fatalité pesant sur la jeune Révolution, la fève se trouve dans ce morceau mis de côté, aussitôt rebaptisé « part du diable ». Aucun « roi de la fève » n'émergeant dans ces conditions de la masse des participants, la confusion s'empare de la réunion, autrement dit survient ce que le rédacteur estime être « l'anarchie ». Comble de malchance ou destinée fatale d'un système politique qui s'en remettrait

(9) La part est également nommée « part du bon Dieu ou de la Sainte Vierge ». Voir ce que Le Roux dit du « morceau supernuméraire des parts de ce gâteau » dans son *Dictionnaire comique*, où il évoque aussi la « cérémonie » chez « les personnes de qualité » (Philibert Joseph LE ROUX, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre & proverbial [...]*, entrée « Roi de la fève », Amsterdam, Le Cène, 1718, p. 459-460).

au sort, voire au diable, pour choisir son roi ? Toujours est-il qu'un incendie éclate et ravage « la corniche du couronnement », tandis que les membres du club, déconfits, quittent les lieux pour se retirer dans l'espace privé qu'ils auraient somme toute mieux fait de ne jamais quitter¹⁰. On ne joue pas impunément avec la monarchie, même au moment de l'Épiphanie. Publiée elle aussi en janvier de cette année, une petite comédie, intitulée *Le Nouveau Gâteau des Rois, ou le Roi de la fève*, pourfend à son tour ces « Messieurs de l'Assemblée des Communes & de l'Assemblée Nationale qui tous les jours sèment, mal à propos, des perles devant un tas de pourceaux qui ne demandent que du gland ». L'auteur regrette par ailleurs que Mirabeau et Sieyès n'aient pas encore été pendus, puis a soin de défendre La Fayette, ce qui laisse deviner certains de ses liens...¹¹ Au terme d'une soixantaine de pages aussi politiques que fantaisistes, l'heure devenue tardive, Monsieur Morize, le personnage principal de la pièce, qui a eu la fève, ordonne à tous de se retirer et conclut : « [...] ce qui me console, c'est que me voilà débarrassé du poids de ma grandeur. Ah ! f[ou]tre] foi d'honnête homme, c'est pesant une Couronne : heureux qui n'est que le Roi de la fève ». Sort également des presses en 1790 un petit ouvrage dont les titre et lieu de publication manifestent une volonté similaire d'user de l'arme de la dérision, à défaut d'indiquer avec clarté son positionnement politique, dès lors que celui-ci peut aussi bien être habilement dissimulé derrière l'ironie : « *Etrennes à la vérité, ou Almanach des aristocrates [...] Pour la présente année, seconde de la Liberté, 1790, A Spa, Chez Clairvoyant, Imprimeur-Libraire de leurs Altesses Royales et Sérénissimes, Nosseigneurs les princes fugitifs, à l'enseigne de la Lanterne* ». Ainsi placé sous la double autorité des princes émigrés dans l'été précédent et de la lanterne qui a servi au lynchage de Bertier et de Foullon, le 22 juillet 1789, l'almanach annonce la prochaine suppression de la fève dans les galettes : « La fève que les gâteaux recevaient dans leur sein les années précédentes, à l'occasion du

(10) « L'ouverture s'en est faite le jour des Rois, avec toute la solennité que comportait la circonstance. Environ 500 membres, des plus zélés défenseurs du peuple, dans la plus auguste Assemblée de l'Univers, y brillaient à l'envi les uns des autres, & M. l'Abbé Sieyès les présidait [...] on s'est rassemblé en chœur pour partager le gâteau des Rois entre les honorables membres ; mais ayant eu la faiblesse de mettre le premier morceau de côté, la fève s'est précisément trouvée dans la part au diable. Cet accident a paru de mauvais augure, la confusion a commencé ; & dans ce désordre, le feu s'étant mis à une gloire de la décoration nationale, la corniche du couronnement a beaucoup souffert ; chacun des membres s'est empressé de regagner son logis, crainte d'accident, & est arrivé chez lui, sale, crotté & méconnaissable » (n°23 [janvier 1790]).

(11) « *Le Nouveau Gâteau des Rois, ou le Roi de la fève*, comédie en un acte et en prose. Mis au Théâtre du monde, qui est bien celui des Variétés ; par l'Auteur des Sept Péchés capitaux, du Remue-Ménage du Paradis, &c., &c., A Paris, de l'imprimerie du Mannequin-Royal, au Château du Louvre. En l'année 1790 ».

jour des rois, pour savoir lequel des convives le sort honorerait de ce nom, sera supprimée cette année ; parce que toutes les fois qu'un empire s'érige en république on doit en bannir les usages qui réveillent le souvenir d'un mot que les romains, dans un temps libre, ne prononçaient qu'avec horreur ; ou si la force de l'habitude permet que celui qui se l'attribuait le conserve encore, alors on le comparera avec raison au roi Soliveau ou à celui de la fève »¹². Entre le « roi de la fève » et le « roi Soliveau », cher à La Fontaine¹³, un même ridicule anéantit ceux qui se voient attribuer le titre, aussi le mieux est-il encore, sinon de faire disparaître la galette, à tout le moins d'en proscrire la fève.

Le mois de janvier 1791 offre une seconde occasion à l'inspiration, plus ou moins riche, des hommes de plume¹⁴. Du royaliste *Journal de la Cour et de la Ville* qui se moque d'une Assemblée constituante défendant de « chômer la fête des Rois »¹⁵ à la très patriote *Feuille villageoise* qui se borne à filer la métaphore sur la trilogie « La Nation, la Loi, le Roi », bien sûr pour mieux faire triompher la première¹⁶, plusieurs journalistes brodent sur ce thème. Ils n'hésitent pas à polémiquer par numéros interposés, à quelques jours ou semaines de distance. *La Feuille villageoise* a-t-elle ainsi suggéré un partage de la galette en trois et une fève dissimulée dans la part échue à la Nation, le *Journal de la Cour et de la Ville* réplique en

(12) *Etrennes à la vérité (...)*, op. cit., p. 23.

(13) Dans *Les grenouilles qui demandent un roi*, fable inspirée d'Ésope et de Phèdre, mais aussi d'un passage de la Bible, « les grenouilles, se lassant de l'état démocratique » réclament que Jupin (Jupiter) leur envoie un roi. Celui-ci n'est qu'un soliveau, banale pièce de bois dont les batraciens deviennent familiers, « jusqu'à sauter sur l'épaule du roi ». Aussi, les grenouilles trouvent-elles vite qu'un autre monarque ferait sans doute mieux l'affaire, pour peu qu'il « se remue ». Las, le second roi aussitôt tombé du ciel, une grue, s'empresse de se régaler des grenouilles. Morale de la fable : « Vous avez dû premièrement / Garder votre gouvernement ; / Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire / Que votre premier roi fut débonnaire et doux. / De celui-ci contentez-vous, / De peur d'en rencontrer un pire. »

(14) Certains textes sont parfois imprimés avec la date de 1790, tout en étant diffusés au début de janvier 1791 (ainsi *Le Gâteau des Rois* de Dufourny mentionne le 5 janvier 1791, cependant que l'imprimerie de Chalon, productrice du texte, retient l'année 1790 comme date de parution). Tel semble aussi être le cas des *Etrennes à la vérité (...)*, op. cit.

(15) « Avertissement. Par cent motifs, l'auguste sénat défend de chômer la fête des Rois : le premier, c'est qu'il n'y a plus de gâteaux : j'espère qu'on me tiendra quitte des 99 autres motifs. Le pouvoir exécutif même n'aura pas la permission de s'exposer à être roi de la fève ; mais la municipalité l'en a bien dédommagé, en lui envoyant un gros aloyau enveloppé d'un décret. Avec raison, l'épithète de roi doit être proscrire chez un peuple aussi libre qu'humain. Cependant, toutes les fois que j'entends crier *vive la nation*, cela me rappelle des polissons qui pendant les grands froids de 1789 aimaient mieux se morfondre dans la rue & crier aux passants : *il a chié au lit*, que d'entrer au logis se chauffer » (n° du 6 janvier 1791).

(16) « Une dame patriote, célébrant chez elle la fête des rois, partagea le gâteau en trois parts, l'une pour la nation, l'autre pour la loi, l'autre pour le roi. La fève se trouva justement dans la part faite à la nation : ainsi le sort a choisi comme nous » (n° du 20 janvier 1791).

imaginant une trame pour le moins différente, intitulée « Le gâteau des 1 200 Rois »¹⁷ :

« Sortant du Club-Tripot, nos fabricants de lois,
Ne voulant déroger, même en faisant bombance,
Une fois prirent dessein, en gens de conséquence,
De boire en vrais Mylords, & de faire les Rois,
Non pas comme ils les font au noir aérorage ;
Pour cette fois, c'était plus sûr pour eux ;
Il s'agissait d'un important partage.
Tout en sablant le Bordeaux le plus vieux,
Voici donc quelle fut la motion du plus sage.
« Songeons à nous ; il en est temps, Messieurs ;
Tandis que sourdement le grand œuvre s'achève,
N'oublions pas qu'il a commencé par la Grève,
Et que c'est encore là qu'il pourrait bien finir.
Pour mieux chasser ce triste souvenir,
Et ne pas nous borner à n'avoir fait qu'un rêve,
Ne faisons point ici dépendre d'une fève
Notre sort ! Nous tenons le souverain couteau
Qui, sans pitié, coupe tout, taille & rogne ;
Ne perdons pas le temps, comme l'ami Jean-Logne !
Entre nous, sans façon, partageons le gâteau [...]
Il s'agit entre nous de partager la France ;
Ce n'est pas trop ; nous sommes douze cents ».

Ici, plus besoin de fève pour décider qui sera le roi, mais, en revanche, la galette n'en existe pas moins et il s'agit désormais de la partager entre les « douze cents » citoyens¹⁸ qui conduisent les destinées du pays, sans plus guère se soucier du roi des Français. « Avoir part au gâteau » prend alors bien sûr un sens proche de notre locution « se partager le gâteau », autrement dit prendre sa part d'un profit quelconque, et dans le cas présent répartir en douze cents morceaux non le territoire du royaume, mais le pouvoir. Meilleure façon d'éviter que tout s'achève en place de Grève, où

(17) N° du 7 février 1791.

(18) Voir moins pour peu que l'Assemblée constituante subisse une épuration en règle de tous les clercs réfractaires au serment exigé par la Constitution civile du clergé ... ce que suggère *Le Père Duchesne de la rue du Vieux Colombier*, dans un numéro daté du 7 janvier 1791, sous le titre « Le gâteau des Rois tiré par le Père Duchesne avec les Députés de l'Assemblée nationale, avec la liste des Calotins qu'il a chassés pour n'avoir pas voulu prêter leur serment civique ».

les exécutions sommaires de juillet 1789 sont, selon l'auteur de ce texte, toujours susceptibles d'imitations...

Mais un des récits les plus développés de ce début d'année 1791 se trouve dans l'une des petites saynètes mises en scène par Jacques René Hébert. Un numéro de son *Père Duchesne*, sorti des presses le 8 janvier, porte en effet pour titre : « La soirée des Rois du Père Duchesne ou son souper de Famille avec Jean Bart. Repas patriotique et qui a donné lieu à un entretien très instructif pour les citoyens »¹⁹. Le fameux marin²⁰ au langage aussi fleuri que celui de son ami marchand de fourneaux s'invite chez ce dernier pour y fêter l'Épiphanie²¹. Jean Bart, devenu roi de la fève, s'empresse non seulement de faire honneur à ses compagnons en montrant qu'il sait boire et manger en bon vivant, mais aussi de porter quelques piques contre les rois de France et d'ordonner à ses sujets d'un soir de donner sans crainte leur opinion sur les monarques en général et Louis XVI en particulier. Cela va sans dire, la Mère Duchesne, Jacqueline, s'efforce plus modestement de suivre un débat auquel elle n'entend pas grand-chose, son sexe lui interdisant d'évidence de saisir les places respectivement attribuées par la Constitution en gestation à la Nation et au roi des Français... Le roi de hasard et son ami dissertent sur les défauts et les qualités des monarques, puis insistent sur le fait que désormais la souveraineté appartient à la Nation seule. Quant au roi, ramené à la place de simple « délégué » de la Nation, parmi d'autres, il ne possède plus qu'un « rôle » à jouer. À lui de l'occuper pour le bonheur des citoyens et, à ce prix, il pourra rejoindre feu Henri IV au panthéon des « bons rois ». *Rôle à jouer* par le véritable roi en application de la Constitution encore en gestation, qu'il va accepter – et non sanctionner²² – en septembre ; *rôle joué* par le citoyen devenu un éphémère « roi de la fève »... sommes-nous ici en présence d'un simple récit visant à développer une politisation populaire, face à une sorte de rituel conjuratoire où le « père du peuple » peut perdre provisoirement sa place ? Ou bien cela témoigne-t-il de pratiques démocratiques qui renvoient aux usages du mouvement sectionnaire parisien, mais aussi à l'importance du vote et du tirage au sort dans l'Église et donc dans toute une culture

(19) N°4-1791.

(20) Sur ce personnage et le mythe qui l'entoure, voir Alain CABANTOUS, *Jean Bart, du corsaire au héros mythique*, Paris, Somogy, 2002.

(21) Sans surprise en ce temps où les journalistes ne reculent ni devant le plagiat pur et simple, ni, *a fortiori*, devant l'emprunt d'un thème d'actualité, la série des *Jean Bart ou Suite de Je m'en f[out]* consacre le 6 janvier 1791 un texte au même sujet, intitulé « Refus du serment [...] Le Gâteau des Rois de Jean Bart et du Père Duchesne ».

(22) Je renvoie ici aux analyses de Guillaume GLÉNARD, *L'Exécutif et la Constitution de 1791*, Paris, PUF, 2010.

chrétienne populaire ? En tout état de cause, comme tout finit en chansons, *a fortiori* un jour de fête bien arrosée, Louis XVI remplace alors son aïeul dans les couplets entonnés par Jean Bart et les époux Duchesne.

« C'est foutu, va-t-on dire ; est-ce que nous ne savons pas tout ce que le Père Duchesne peut nous apprendre sur la fête des Rois ? Mes amis, ce n'est pas sur la fête que je veux vous parler, mais sur une scène qu'elle a occasionnée dans mon ménage. Scène, foutre, tout à fait patriotique & digne de vous être racontée.

J'avais rassemblé toute ma famille, mes bougres d'enfants étaient déjà rangés autour de la table, quand Jean Bart arriva. Jean Bart, que vous connaissez pour être mon meilleur ami, se plaça sans cérémonie à ma gauche, la mère Duchesne était à main droite. Allons, foutre, dis-je, voyons qui aura la fève & je fous le couteau dans un gâteau qui n'était pas mince. La fève tombe à Jean Bart & chacun s'applaudit de la faveur qu'il doit au hasard. Que nous levions le coude d'une fièvre, force, que nous portions vingt santés tour à tour, je crois que je puis m'en rapporter à la réputation de Jean Bart & à la mienne, & qu'on en sera sûr, quoique je n'en dise rien. Ce qu'on ne sait pas, c'est l'usage que fit Jean Bart de sa puissance.

Je suis Roi, nous dit-il, je ne veux point passer mon temps à nommer à des emplois & à des places idéales, mais je demande que nous disions tous notre opinion sur les Rois véritables, & que nos plaisirs mêmes soient, s'il est possible, une source d'instruction.

Il faut bien obéir quand un Roi commande, & je donnai l'exemple.

Peu de gens savaient, avant la révolution, ce que c'était qu'un roi. Les uns, foutre, croyaient que c'était un être d'une espèce différente que les autres hommes. C'était, selon eux, presque les dieux de la terre, & ils éprouvaient à leur nom un frémissement de crainte & de respect dont ils étaient sûrement bien éloignés de se rendre compte. Les autres, & ce n'était pas sans quelques fondements, éprouvaient une espèce de colère à ce nom seul, & regardaient comme tyrans tous ceux à qui la naissance ou quelques hasards heureux avaient donné une couronne. Enfin, comme je l'ai dit, très peu savaient garder un juste milieu & garder à cet égard les bornes de la modération. On ne devait, foutre, pas s'en étonner, puisque sous les meilleurs rois il n'était pas permis aux citoyens de discuter avec liberté sur les intérêts publics ; & puisque tout ce qui tenait à la cour était comme l'arche sainte à laquelle on n'osait toucher. Cette marque de l'esclavage, ce silence de la servitude, cette empreinte des fers se faisait surtout apercevoir en France. Elle contractait l'esprit public &, foutre, les étrangers ne voyaient sans une sorte de mépris des esclavages qui l'étaient

au point qu'ils n'osaient s'en plaindre. Grâce aux écrits de nos philosophes, les lumières se répandirent progressivement.

Il a fallu, foutre, qu'elles fassent bien du chemin, puisqu'elles sont parvenues jusqu'à moi qui ne les cherchais pas [...] La révolution s'est ainsi opérée & les Rois n'ont plus été aux yeux de tous que les délégués de la nation.

La mère Duchesne n'entendait pas trop ce terme ; mais nous mettant Jean Bart & moi que nous parvînmes à lui faire sentir que la nation est enfin seule souveraine & que le rôle de Roi est encore malgré cela bien beau à jouer. Nous bûmes là-dessus plusieurs coups en chantant vive Henri IV, & c., & en accommodant ces paroles comme de manière qu'elles puissent s'appliquer au bon Louis XVI. »

Sous la plume d'Hébert, comme pour la plupart des citoyens alors confiants dans l'espoir d'un roi des Français qui saurait faire les bons choix et se rallier à la Révolution, la Fête des Rois sert ici de prétexte à dissenter sur la souveraineté, sur les qualités et les défauts de la royauté, mais non à critiquer le « bon Louis XVI ».

La rupture de Varennes survenue, les revendications républicaines de l'été vite contraintes à être mises en sourdine, la Constitution présentée à l'acception du roi le 13 septembre suivant, le ton commence pourtant à changer peu à peu. Une semaine plus tard, le 20, la Société des Amis de la Constitution lance un concours pour récompenser l'almanach qui saura le mieux vanter les mérites de la Constitution, méthode inspirée par les concours académiques mais avec des objectifs très politiques. En effet, pour les jacobins, s'il s'agit certes de louer le texte constitutionnel, il convient aussi d'afficher une position de soutien critique, donc de ne pas passer sous silence les passages contestables. Exercice d'équilibriste que celui-ci, dès lors qu'il faut éviter deux écueils, la confiance aveugle et la contestation trop radicale. À ce jeu, Jean-Marie Collot d'Herbois, membre de la Société, rompu aux usages littéraires, triomphe le 23 octobre avec son *Almanach du Père Gérard*²³. En douze entretiens entre un ancien constituant et des paysans d'Ille-et-Vilaine, il parvient à mettre en valeur les principes et les acquis majeurs de la Constitution, tout en parsemant son texte de critiques (contre le droit de veto, le suffrage censitaire, l'esclavage, etc.), de piques

(23) Michel BIARD, *Collot d'Herbois. Légendes noires et Révolution*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1995, p. 92-96 ; *id.*, « L'*Almanach du Père Gérard*, un exemple de diffusion des idées jacobines », *AHRF*, 1991, n°1, p.19-29 ; *id.* avec Gwennole LE MENN, *L'Almanach du Père Gérard* (édition bilingue, français-breton), Saint-Brieuc, Skol, 2003.

contre les adversaires de la Révolution (les émigrés, les prêtres réfractaires, etc.), mais aussi de traits d'humour destinés à faire rire un public populaire. Usant de ces derniers, dans le troisième entretien, consacré à la Loi, il mentionne la pratique de la Galette des Rois avec une saillie qui n'est guère respectueuse de la monarchie²⁴ : « Le Père Gérard. Nous avons parlé de la Nation, de la Loi ; nous parlerons du Roi./Un paysan. Justement c'est le jour des rois ; les ferons-nous ensemble ?/Le Père Gérard. Pourquoi pas ? J'aime cet ancien usage ; tirer un roi au sort, à qui aura la fève, c'est réjouissant (*il rit avec bonhomie*). Ah ! ah ! nos aïeux avaient quelquefois de bonnes idées, ah ! ah ! (*Tout le monde se retire*) ». Derrière la bonhomie, le ridicule atteint tous les rois de France, y compris, de manière implicite, ce « Louis de Varennes » dont les patriotes se méfient désormais.

Pour autant, le malheureux Louis XVI ne fait pas l'unanimité dans le camp de ceux qui stigmatisent la Révolution, car, si les contre-révolutionnaires eux aussi contestent la Constitution, certains n'hésitent pas à mettre en cause un monarque jugé trop faible et incapable de prendre la tête de leur combat. En décembre 1791, le *Journal politique, ou Gazette des gazettes* revient sur le thème de la Galette des Rois, pour montrer les hésitations des « Amis du Roi » entre soutenir Louis XVI ou se rallier à l'un ou l'autre de ses deux frères émigrés : « Les prétendus *Amis du roi* sont assez embarrassés depuis que le roi a accepté la Constitution : ils cherchent un autre titre hypocrite pour masquer leur sentiment secret. Les uns veulent s'intituler les *Amis de la royauté* ; d'autres levant le masque proposent les titres d'*Amis des princes* ; d'*Amis de Monsieur* ; d'*Amis d'un autre roi*. L'un d'eux voulait parier que, dans un mois, Monsieur serait couronné à Metz, M. d'Artois à Lyon, & un infant d'Espagne à Perpignan. Il voulait donner la Corse à la Russie & Marseille à la Suède. Il distribuait la France comme César les provinces romaines. Il prédisait que tout serait exécuté le 6 janvier 1792, & il appelait cela le *gâteau des rois*. Le corps d'un pareil prophète est digne de servir de pâture aux vautours »²⁵.

Si les 6 janvier 1790 et 1791 avaient ainsi permis à quelques auteurs de broder sur le thème de la Fête des Rois, le contexte du 6 janvier 1792 s'avère infiniment plus tendu et donc d'autant plus propice à l'emploi du

(24) Après un premier entretien réservé à la Constitution, Collot d'Herbois suit fidèlement la devise « La Nation, la Loi, le Roi ». Dès lors, le second entretien porte sur la Nation, le troisième sur les lois, le quatrième sur le roi. Soucieux de l'art de la transition, il conclut toujours un entretien par l'annonce du suivant. Aussi est-ce à la fin du troisième entretien qu'il amorce le quatrième en évoquant la Fête des Rois.

(25) N° du 20 décembre 1791.

« roi de la fève » comme arme politique. La veille, une pièce de théâtre de Destival et Plancher-Valcour, *Le Gâteau des Rois*²⁶, atteste que le partage du gâteau et le tirage de la fève rencontrent à présent un écho lié aux menaces grandissantes d'une guerre prochaine : « Le titre simple de cette pièce cache une idée neuve & heureuse. La liberté rassemble sur les débris de la Bastille les génies des principaux empires de l'Europe ; on sert le *gâteau des rois* ; on se doute que la France a la fève. À l'instant où toutes les autres puissances vont pour mettre la main au gâteau, le bonnet de la liberté s'élève »²⁷. Cette menace militaire réjouit au contraire le *Journal de la Cour et de la Ville*, qui annonce de son côté une guerre entre la France et des monarchies européennes, au terme de laquelle ces dernières donneront elles-mêmes « la fête » à l'Assemblée législative : « On assure que l'Assemblée mécontente de tous les souverains de l'Europe va rendre un décret pour défendre de célébrer la fête des rois ; on est persuadé que cette auguste bouderie ne sera point imitée par les souverains & qu'ils vont au contraire se cotiser pour donner une fête à l'Assemblée : la diète de Ratisbonne doit s'occuper de désigner le jour qui lui paraîtra le plus convenable, mais on est à peu près sûr que le choix tombera sur le jour de l'Ascension »²⁸.

Le jour où ce numéro du journal sort des presses, Hébert propose une nouvelle fois un récit lié à l'Épiphanie (« Le Gâteau des Rois, ou la Soirée bougrement joyeuse du Père Duchesne »), mais avec un contenu très différent de celui publié un an plus tôt²⁹. Son compagnon de ribote, Jean Bart, ne se présente pas seul à la boutique du marchand de fourneaux, mais accompagné par une douzaine de sans-culottes, ce qui d'emblée modifie la donne. Jacqueline, une fois de plus, joue le rôle accessoire de compagne qui ne sert guère à autre chose qu'aux tâches domestiques, et qui naturellement se voit accusée de tricher lors de la répartition des parts

(26) DESTIVAL et PLANCHER-VALCOUR, *Le Gâteau des Rois*, « opéra allégorique » en un acte et en vers, Paris, Au foyer du spectacle, 1792 (autre édition : Paris, au Palais-Royal et au Cabinet littéraire boulevard du Temple, 1792). André Tissier en mentionne huit représentations au Théâtre Patriotique (ci-devant Théâtre des Associés, le changement de nom ayant eu lieu à la fin de mars 1791. André TISSIER, *Les spectacles à Paris pendant la Révolution. Répertoire analytique, chronologique et bibliographique*, Genève, Droz, 1992, tome I, p. 435).

(27) *Chronique de Paris*, n° du 5 janvier 1792. Le journal l'annonce comme une « pièce allégorique mêlée de chants » et, outre le sujet, en propose une critique élogieuse : « Cette pièce, parfaitement à l'ordre du jour, est toute en couplets, parmi lesquels on en distingue de très ingénieux. Les costumes sont très beaux & la pièce mise avec soin. On engage l'actrice chargée du rôle de la Liberté à prononcer plus distinctement. On trouve cette pièce au palais royal & au foyer du spectacle. Prix 10 s. ».

(28) N° du 5 janvier 1792.

(29) N°105, 5 janvier 1792.

de galette. Accompagné par une centaine de bouteilles de bon « rogomme » et par un excellent « fricot »³⁰, le gâteau fait l'objet d'un partage singulier :

« Jamais il n'arrive une bonne fête que le Père Duchesne ne se foute en ribote. J'avais invité l'ami Jean Bart & une douzaine de bougres sans façon, comme nous, à faire les Rois avec moi. Ma vieille nous avait fait un fricot à dire que veux-tu ? Et M. Mélange m'avait envoyé une centaine de bouteilles de vin délicieux, non pas de celui qu'il fabrique lui-même pour nos badauds ; il sait bien que le Père Duchesne est gourmet ; c'était, comme on dit, derrière les fagots qu'il l'avait pris. Tout étant prêt pour le souper, arrive le petit pastrop-net du pâtissier Gargoteau notre voisin. Il apporte un large gâteau qui va décider de la royauté. Ah ça, je dis, femme, pas de tricherie, il faut que le sort en décide ; eh, foutre, plutôt à Dieu qu'il en fût de même de toutes les couronnes. La fortune, toute aveugle qu'elle est, nous servirait mieux que nous-même, & de temps en temps on pourrait voir un honnête homme sur le trône [...] au surplus j'imagine un moyen de conserver entre nous tous l'égalité. C'est que chaque part du gâteau nous donne chacun une royauté. Nous nous figurerons que nous sommes tous les potentats de l'Europe, réunis pour jaser ensemble sur la Constitution des Français [...] Je fais les parts, & chaque morceau marque la qualité, en réservant la fève pour le roi des Français ; de franc jeu, foutre, elle me tombe ; c'est un bon & un mauvais lot, en marchant droit c'est le plus beau titre qu'un homme puisse désirer ; sinon, foutre, j'aimerais mieux mille fois continuer de faire mes fourneaux [...] Après avoir bien bu, bien crié le roi boit, nous nous séparâmes bien contents d'être délivrés de notre fardeau ; de toutes les royautés celle de la fève est la seule qui vaille quelque chose, & qui ne fasse point de mal, foutre ».

Outre le partage égalitaire avec une fève tout de même encore réservée au roi des Français, la fête est ici marquée par les sentiments nouveaux de celui à qui échoit le royaume de France. Un an plus tôt, Jean Bart, devenu « roi de la fève », se voulait un souverain modèle autorisant les citoyens à donner en toute franchise leur opinion, tandis que la ribote s'achevait par des couplets chantés en l'honneur de Louis XVI. Cette fois, le Père Duchesne en personne hérite de la fève, présent jugé bien encombrant qui lui offre l'occasion d'exprimer sa méfiance vis-à-vis de

(30) Pour le vocabulaire employé par Hébert, je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire du Père Duchesne (1790-1794)*, Paris, Tallandier, 2009 (réédité en format poche aux Éditions du Seuil [collection Points] en 2011).

« Louis le faux » et son scepticisme grandissant quant à la monarchie constitutionnelle. Certes, Hébert vante encore le titre de roi des Français, mais c'est pour mieux souligner les qualités de la « royauté de la fève », la seule qui ne fasse de tort à personne³¹.

Beaucoup plus radical, un article des *Révolutions de Paris*, sous couvert de longues explications historiques sur la Fête des Rois, reprend certes la thèse d'un « roi de la fève » qui, une fois l'an, ne fait de mal à aucun citoyen tout en amusant chacun et chacune, à l'instar d'autres rois de circonstance présentés en une énumération fantaisiste destinée à tous les ridiculiser. Mais l'auteur du texte ajoute également des critiques contre la monarchie considérée comme une « monstruosité » et contre le pouvoir de Louis XVI (ainsi sur le droit de veto), des allusions au prétendu penchant de ce dernier pour les boissons alcoolisées... avant de promettre à ses lecteurs la chute prochaine non seulement de Louis XVI, mais de tous les rois :

« Les hommes en société se sont donné des rois de plus d'une sorte : outre les rois par la grâce de Dieu, ou plutôt du peuple, il y a eu le roi de la basoche, le roi des merciers, le roi des violons, le roi des ribauds, le roi des barbiers, le roi des arpenteurs, le roi des pèlerins, le roi des poètes... & c. Mais l'espèce la plus innocente de toutes est sans contredit le roi de la fève.

À la fin de décembre, pendant les saturnales romaines, il était d'usage que les enfants des esclaves tirassent au sort avec des fèves à qui serait roi. Les Romains, dans leur bon temps, trop amis de la liberté pour se donner un roi, même par dérision, n'étaient pas fâchés de voir la famille de leurs esclaves s'amuser à ce jeu servile qui entretenait ceux-ci dans cet esprit de dépendance qu'un maître aime tant à trouver dans ses valets.

La religion, qui n'a jamais fait des hommes libres, conseilla à nos bons aïeux, à l'occasion de la fête des trois rois, d'imiter les enfants des esclaves à Rome & de célébrer aussi, au commencement de janvier, des espèces de saturnales chrétiennes. Nos rois eux-mêmes, dans l'intérieur de leurs palais, consentirent à jouer leur couronne & à laisser passer leur sceptre en d'autres mains pendant tout un banquet ; dès lors gentilshommes & manants, tout le monde voulut tâter de la royauté au moins une fois l'an. Dans les maisons opulentes & sottes, cette fête se célébrait avec beaucoup

(31) Outre le fait que cette « royauté de la fève » ne porte préjudice à aucun citoyen, elle reste bien sûr associée aux joies des réunions festives, et ce n'est certes pas un hasard si *Les Soirées du Père La-Joie* consacrent un texte à ce thème, le 5 janvier 1792, sous le titre « Grande Royauté du Père La-Joie, le jour des Rois, chez son voisin Guillaume ». Quelques mois plus tard, les émules du Père La Pique se chargent d'en finir avec la véritable royauté.

de gravité. Le roi de la fève & ses sujets remplissaient leur rôle comme d'après nature.

Dans les familles de la classe mitoyenne, la fête des rois était une orgie fort gaie quoique sobre ; les saillies les plus républicaines, les vérités les plus dures, excitées par le vin, volaient de bouche en bouche, & le sire du gâteau y prêtait lui-même le flanc avec complaisance ; il ne manquait à la fête que le véritable sire lui-même ; caché derrière la tapisserie de la salle à manger, il y aurait reçu de fort bonnes leçons.

La révolution a un peu ralenti ce genre de plaisir de la table : on est si las aujourd'hui d'un roi dans la réalité que beaucoup de patriotes ne se sont pas même soucié d'en faire la parodie le verre à la main ! Cette monstruosité politique fait tant de mal au cœur en ce moment que, bien loin de s'en occuper pour en faire sentir le ridicule & l'absurdité, on voudrait pouvoir en effacer jusqu'au souvenir. Puisse la chute du roi de la fève présager celle des autres !

Néanmoins l'habitude a encore prévalu cette année dans un assez bon nombre de coteries. Tous les collégiens & les maisons particulières d'éducation ont été fidèles à l'usage, ce despote des pédants & des sots.

Dans l'un de ces endroits des faubourgs de Paris, où plusieurs personnes des deux sexes se réunissent moyennant une pension & mangent en commun, la fève échut à un individu assez mal avisé pour prétendre qu'en sa qualité de roi il devait à lui tout seul disposer des bouteilles de vin de Champagne & ne permettre aux autres convives, devenus ses sujets par la loi du sort, que le plaisir de le regarder boire & de crier *le roi boit*. À chaque mention de faire faire la ronde à un nouveau flacon, il s'en emparait & disait : *j'examinerai*. C'en est trop, M. le sire, lui dit un buveur qui mourait de soif, vous ressemblez trop à une constitution. Point de *veto*, s'il vous plaît. Roi de la fève ! veillez à ce que rien ne manque sur la table, à ce que tout y soit servi abondamment & à point. Mais vous outrepassiez vos fonctions en voulant frapper d'un *veto* les flacons de vin & nos verres. Si tandis que vous *examinez*, nous mangeons toujours sans boire, à coup sûr vous nous ferez étouffer, & tout le Champagne restera à sa majesté & à son auguste compagne. Seraient-ce là vos intentions ? Elles sont bien dignes d'un monarque comme il y en a tant ; mais un roi de la fève doit se conduire autrement & ne donner que de bons exemples : ainsi donc, Sire, point de *veto*, s'il vous plaît, ou gare à l'insurrection ; car, tenez-vous le pour dit, & nous le ferons comme nous vous le disons, au premier *veto* que vous frapperez, nous nous chaufferons avec votre sceptre, & nous enverrons notre roi & notre reine à l'office pour y préparer nos compotes.

L'adresse produisit son effet, & le roi de la fève ne trancha plus du roi de France »³².

Enfin, le même journal rapporte d'autres cas, supposés avoir été observés dans Paris. Ici, la fève échoit à un domestique servant aux cuisines et l'assemblée conviée pour la fête s'écrit : « Dieu soit loué ! le roi est enfin à sa place ; qu'il s'y tienne ! ». Là, « dans une maison d'aristocrates, très connue [...] » la réunion festive se transforme en manifestation contre-révolutionnaire, mais le « roi de la fève », pris d'ivresse, laisse tomber son verre et perd la fève, que nul ne parvient à retrouver. Le verre brisé, signe de malheurs pour les années à venir, jette la consternation et la reine d'un soir cherche en vain à rassurer son royal époux : « [...] un roi détrôné ne se trouve pas plus sot »... Quelle que soit la ficelle utilisée pour chacun de ces petits récits pleins d'humour, l'issue en reste inchangée, avec la disparition prochaine de la monarchie française, prophétie réalisée le 10 août suivant. La traditionnelle formule « le roi boit », déjà à la source de commentaires divers³³, permet alors des mises en application très politiques, comme à Blois où une statue royale finit dans le fleuve sous ce cri poussé hors saison mais fort opportunément³⁴.

À l'automne 1792, nul ne songe plus à la Fête des Rois, nombre d'autres urgences s'imposant sur le devant de la scène. Néanmoins, quelques mois suffisent pour que le sujet redevienne d'actualité, qui plus est avec le procès de Louis Capet. Le dimanche 6 janvier 1793 s'inscrit en effet au cœur du jugement par la Convention nationale du monarque détrôné. Désormais, moins que de supprimer une fête devenue suspecte par la seule évocation de rois, fussent-ils imaginaires, il s'agit d'en changer la nature, de manière à célébrer la République et ses défenseurs. Pour les plus modérés, la symbolique modifiée peut suffire à conserver presque en l'état une fête fort appréciée des citoyens et qui fait les délices des enfants. Ainsi, après

(32) N° du 7-14 janvier 1792.

(33) « Du 25 janvier 1790. À la séance du soir de l'assemblée nationale, M. Mirabeau l'aîné, faisant un rapport un peu long, eut besoin de boire, et but en effet trois fois. À la troisième, des plaisants, du sein de l'assemblée même, crièrent : *le roi boit* » (*Anecdotes intéressantes et peu connues sur la Révolution, Seconde partie, année 1790*, Paris, Volland, 1790, P. 17-18). Voir aussi la contribution d'Annie DUPRAT, « Le roi boit, la reine mange, le peuple crie... », dans Michel BIARD (dir.), *La Révolution française. Une histoire toujours vivante*, Paris, Tallandier, 2009, p. 39-52, [réédition 2014, CNRS Éditions].

(34) Sous la rubrique « Variétés », parmi diverses nouvelles venues des départements, le *Courrier de l'égalité*, note dans son numéro du 11 septembre 1792 : « À Blois, on a jeté dans la Loire la statue de Louis XII, qui sacrifia tant d'hommes pour conquérir le Milanais. On a crié *le roi boit, le roi boit*, en lui faisant faire le plongeon ».

avoir observé « [...] que le gâteau peut avoir encore de nombreux partisans, parce que les prérogatives qui y sont attachées sont agréables ; qu'on ne choisissait pas la moins belle pour sa reine, & que plus d'une fois l'amour a couronné le roi de la fève [...] », un journaliste suggère de se contenter de rebaptiser la Fête des Rois pour la transformer en Fête de l'Égalité, tandis que les convives boiront aux succès des armées de la République, avant de porter dans un proche avenir un toast aux révolutionnaires anglais victorieux de leur propre tyran³⁵. Pour d'autres, semblable solution ne saurait être viable, aussi le débat est-il reproduit devant la Commune de Paris, au Club des Jacobins et devant la Convention nationale, ce dont plusieurs journaux ne manquent pas de se faire l'écho. Le 30 décembre 1792, Manuel, alors l'un des secrétaires de la Convention, intervient devant celle-ci pour réclamer l'abrogation pure et simple de la Fête des Rois, sous prétexte qu'elle lui semble par nature contre-révolutionnaire³⁶. Il ne parvient à s'attirer que des rires et ses collègues décident aussitôt de « passer à l'ordre du jour », selon l'expression alors consacrée qui marque la fin d'un débat et/ou le rejet d'une proposition. Conscients de ce que cette dernière s'inscrit aussi dans un contexte d'hostilité à l'Église, plusieurs journalistes ne se privent pas de l'occasion pour tourner en dérision la motion, l'un se demandant si « M. Manuel » était vraiment bien réveillé au moment de son

(35) « Le citoyen Roussel ne voudrait pas que des républicains tinssent à leurs vieilles habitudes jusqu'au point de célébrer encore la prochaine fête des rois. [...] Comme on doit, dit-il, quelque respect aux usages de ses pères, je suis d'avis qu'on n'abolisse pas le partage du gâteau. Je le trouve d'autant meilleur à conserver qu'il a quelque chose de républicain : le dernier de la maison est admis à concourir aux faveurs du sort ; il devient souvent le roi de son maître, & la fête des rois était bien plutôt celle de l'égalité. C'est aussi le nom que je veux qu'on lui donne. On tirera le gâteau de la même manière & la fève élèvera à la présidence de l'Assemblée. Au lieu de crier *le président boit*, ce qui, comme *le roi boit*, ne signifie rien et n'apprend aux convives que ce qu'ils voient bien eux-mêmes ; à chaque rasade du président, on boira aux succès de nos généraux, à la liberté universelle, à la chute des trônes, à la santé des dignes représentants du peuple ; et, si Pitt n'est pas raisonnable, nous boirons le 6 janvier prochain, *fête de l'Égalité*, à la convention Nationale de la Grande-Bretagne » (*Journal politique, ou Gazette des gazettes*, n° du 16 décembre 1792. Ce texte est repris, moyennant quelques variantes, par *La Vedette, ou Journal du département du Doubs*, dans son numéro du 4 janvier 1793).

(36) « Manuel. J'ai à vous proposer, en mon nom, un décret fort court, et qui ne peut souffrir de difficulté. Je demande que la Convention décrète qu'aucun ministre, de quelque culte que ce soit, ne pourra célébrer des fêtes sous le nom de fête des rois. (*Rires*) Ces fêtes sont anticiviques et contre-révolutionnaires. / Un membre. J'ai à observer à Manuel que ce ne sont pas des fêtes de rois de France. Je demande l'ordre du jour. / Manuel. Passer à l'ordre du jour, c'est permettre aux prêtres d'être royalisés. / (la Convention passe à l'ordre du jour) » (*Archives Parlementaires*, tome LVI, p. 64).

intervention³⁷, l'autre déplorant la « puérité » de sa démarche³⁸, tandis que les *Révolutions de Paris* se bornent à constater que la représentation nationale n'a point à s'occuper d'une telle décision, dans la mesure où elle ne saurait appartenir qu'à l'ensemble des citoyens³⁹. Pourtant, le débat rebondit aussitôt à la Commune, sans autre succès que la décision d'un changement de nom⁴⁰, puis aux Jacobins où un proche de Jacques Roux, Varlet, vient proposer un hymne en l'honneur des sans-culottes qui puisse être entonné lors d'une Fête des Rois rebaptisée Fête des Sans-Culottes. Outre, là aussi, une référence explicite au rôle du clergé dans les fêtes traditionnelles assortie d'une charge anticléricale, son discours renvoie directement aux décisions de la Commune. Qui plus est, le vocabulaire choisi ne saurait ressortir à un quelconque hasard. En effet, les membres

(37) « Le dimanche 30 décembre, M. Manuel, devenu membre de la Convention nationale, présenta, dès l'ouverture de la séance, le projet de décret suivant : “ La Convention nationale décrète que les ministres d'aucun culte ne pourront célébrer, dans l'étendue de la République, la Fête connue sous le nom de Fête des Rois. Il ne me sera pas difficile, ajouta-t-il, de motiver ce décret en observant que la Fête des Rois est anti-civique & contre-révolutionnaire ”. L'Assemblée, jugeant peut-être que M. Manuel n'était pas encore bien réveillé, laissa tomber cette motion singulière [...] » (*Suite des Nouvelles ecclésiastiques*, n° du 20 mars 1793).

(38) « En proposant au commencement de cette séance de supprimer la fête *des Rois*, et de défendre à tout ministre d'un culte quelconque de la célébrer, Manuel avait dessein de faire disparaître une fête qui porte un nom odieux à tous les hommes libres ; mais, outre qu'il a mal présenté sa motion, et qu'il semblait vouloir porter atteinte à la liberté des cultes, il est clair que c'était occuper la convention d'une puérité : doit-elle donc s'amuser à réviser le calendrier, pour y rayer des mots insignifiants ? Nous savons que l'esprit public se compose d'une foule d'objets qui paraissent méprisables au premier coup d'œil, mais dont les influences combinées forment le caractère national. Cependant, qu'importe qu'il y ait encore un roi de la fève ? Qu'importe qu'on chante *le roi boit*, si tous les cœurs forment un concert et s'écrient : *vive la liberté, nous n'avons plus de roi* ? L'assemblée a passé à l'ordre du jour sur cette motion » (*Suite du Journal de Perlet*, n° du 31 décembre 1792).

(39) « En conséquence de ces réflexions qui sont venues à l'esprit de quelques francs républicains, on proposa à la convention de défendre aux prêtres la fête des rois ; nos législateurs passèrent à l'ordre du jour, & firent bien. Ceci n'est pas de leur ressort ; c'est notre affaire à nous autres citoyens, si nous sommes aussi bon républicains que nous le disons, nous laisserons les prêtres morfondus psalmodier tous seuls sur leurs tréteaux sacrés des hymnes en l'honneur des trois rois. Nous bannirons à jamais ce mot & les idées qu'il rappelle de nos repas de famille. Nous abolirons la royauté de la fève, comme nous avons fait de l'autre, & nous lui substituerons le gâteau de l'égalité ; en remplaçant la solennité de l'*Épiphanie* par une *fête du bon voisinage*, la fève servirait à marquer celui des voisins chez lequel se ferait le banquet fraternel où chacun apporterait son plat, à l'exemple de nos bons aïeux » (n° du 29 décembre 1792 – 5 janvier 1793).

(40) « Commune de Paris. Du 1^{er} janvier. Après la lecture du procès-verbal, un membre a demandé à faire une observation sur la Fête qui avait été débaptisée la veille ; la Fête de l'*Épiphanie*, a-t-il dit, qui signifie *manifestation* & qu'on appelait aussi la Fête *des Rois*, était très mal nommée, ce n'étaient pas des Rois, mais des Philosophes Indiens ; donc on devrait l'appeler la Fête *des Philosophes*. / *Gatrey*. Qu'est-ce qu'un Philosophe ? C'est un homme qui aime la sagesse, la justice, la liberté, l'égalité ; or, les Sans-Culottes aiment tout cela, donc ils sont Philosophes. Je demande le maintien de l'arrêté pris hier. / Un membre voudrait que cette fête fût nommée fête du *Peuple*, de la *République*. / Un autre demande que le Procureur de la Commune soit entendu sur cet objet : Je voudrais, a-t-il dit, que dans ce jour, pour marque d'une égalité parfaite, toutes les personnes qui composent la même famille fussent admises à la même table. On passe à l'ordre du jour » (*Journal de Paris*, n° du 3 janvier 1793).

de la Commune sont ici supposés avoir le pouvoir de « décréter », en vertu d'une « législation » qu'ils exerceraient. Pareil discours est bien sûr sous-tendu par une conception de la démocratie qui ne saurait passer uniquement par une Assemblée de représentants du peuple légiférant au nom de ce dernier :

« C'est aujourd'hui la fête de la liberté ; ce jour, autrefois, était consacré à la superstition et au royalisme ; les prêtres seuls fêtaient le jour des rois ; aujourd'hui, tous les vrais patriotes vont fêter un jour qui est devenu la fête des sans-culottes. Vous n'ignorez pas, citoyens, que la municipalité, exerçant sa législation sur le calendrier national, a décrété que la fête ci-devant des rois serait la fête des sans-culottes. C'est donc aujourd'hui la fête des vrais sans-culottes, des Amis de la liberté et de l'égalité. Célébrons donc ce jour immortel, Jacobins. J'ai composé pendant ma maladie un hymne en l'honneur des sans-culottes, je crois que cette chanson est digne d'être chantée dans cette Société ; je demande, en conséquence, que, pour célébrer la fête des sans-culottes, la Société me permette de chanter un hymne en honneur de la liberté (*Applaudi*) »⁴¹.

Lors de cette séance, le jour même de l'Épiphanie, la Société des Jacobins accueille les candidatures de Chaumette et Hébert, tandis que ce dernier publie dans son journal un nouveau récit de ribote entre le Père Duchesne, Jean Bart et leurs amis « francs du collier », sous le titre « La grande joie du Père Duchesne et ses grands préparatifs pour s'en foutre une pille éternelle en mangeant le gâteau des Sans-Culottes, à la place de celui des Rois. Son invitation à tous les braves bougres qui aiment la Liberté et l'Égalité de suivre son exemple, et de célébrer la Fête de l'Égalité ». Le marchand de fourneaux se fait le défenseur de Chaumette et de ceux qui veulent supprimer la Fête des Rois, mais avec une démonstration pédagogique visant à expliquer à ses lecteurs des milieux populaires qu'il ne s'agit en rien de les priver ni des plaisirs de la fête, ni de la dégustation des galettes. Loin de se préoccuper du sort des rois, dans la mesure où ceux-ci seront, selon lui, bientôt tous anéantis (Louis XVI étant de fait « rasé » quelques jours plus tard), le Père Duchesne suggère simplement de modifier les règles de la fête. Là où le « roi de la fève » exerçait son éphémère souveraineté sur ses sujets d'un jour, le sans-culotte élu par le

(41) Séance au Club des Jacobins le 6 janvier 1793 (Alphonse AULARD, *La Société des Jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris*, Paris, Jouaust-Noblet-Quantin, 1892, tome 4, p. 649).

hasard du tirage de la fève sera uniquement celui qui animera les débats politiques entre égaux, chacun des sans-culottes présents ayant un droit de parole identique à celui de ses frères et amis. Tout au plus convient-il de noter qu'Hébert assortit son récit d'un contenu social, avec le rappel des tricheries d'autrefois pour attribuer la fève à un personnage puissant. Pour autant, si ce passage est susceptible de jeter « l'aristocratie des riches » en pâture à des sans-culottes avides d'une égalité qui ne soit pas simplement civique, il s'accompagne d'un appel à respecter ceux qui parlent au nom de la loi (que celle-ci renvoie en réalité aux décrets de la Convention nationale ou aux simples arrêtés pris par la Commune de Paris) :

« Comment donc, foutre, se peut-il que le plus beau jour de l'année, celui destiné à la joie, s'appelle la fête des rois ? Faut-il donc que le souvenir de nos tyrans nous poursuive jusque dans nos plaisirs ? Mais la plupart des hommes ne voient pas plus loin que leur nez, et, au lieu de s'attrister en songeant qu'ils ont des maîtres, ils désirent au contraire le devenir eux-mêmes. Chacun veut être roi au moins un jour dans l'année et, comme la royauté n'est jamais gagnée de beau jeu, la fève est toujours destinée au principal personnage de la fête. Ce n'est jamais le marmiton de la maison à qui elle tombe. Mais on a grand soin de marquer le gâteau pour la faire glisser en douceur à monsieur le marguillier ou à monsieur le curé. Moi, foutre, qui n'ai jamais aimé la tricherie, je me souviens qu'étant petit marmotin je jurais tous les ans comme un possédé pour avoir cette fève, non pas pour l'honneur qu'elle procurait, mais parce que je croyais qu'elle donnait la meilleure part du gâteau [...] Père Duchesne, me disait l'autre jour ma Jacqueline, qui lève aussi bien le coude que moi, et qui tient tête à l'ami Jean Bart, est-ce que nous n'allons plus faire les rois ! Non, foutre, lui réponds-je, les rois sont rasés, il faut en effacer jusqu'à la dernière trace, et j'aimerais mieux ce jour-là être réduit à l'eau que d'entendre crier chez moi le roi boit. Est-ce que le compère Chaumette, répondit-elle, veut encore foutre son nez là et faire rafle de nos gâteaux, comme il a fait des réveillons ? Femme, réfléchissez avant que de parler. Chaumette n'est pas plus l'ennemi des réveillons que moi. Tu sais que c'est un bougre sans façon, et qui s'en fout aussi proprement une pille quand il le faut. Il sait qu'un moment de plaisir fait oublier une année de misère, et au lieu de blâmer les réveillons il serait venu faire chorus avec nous si les réveillons ne troublaient pas la tranquillité publique [...] Par ainsi, ma vieille, finis ton caquet et respecte ceux qui parlent au nom de la loi. Écoute, fais nous un bon gâteau comme de coutume, mets-y même une fève, ce ne sera pas celle du roi, mais celui qui la gagnera, et sans tricherie,

foutre, sera proclamé le plus véritable Sans-Culotte des Sans-Culottes. À chaque fois qu'il boira, au lieu de gueuler le roi boit, on s'égosillera en criant vivent les Sans-Culottes. On ne lui rendra aucuns honneurs, car les Sans-Culottes ne hument pas cette fumée de l'ancien régime ; mais, foutre, on lui dira toutes ses vérités et il ripostera sur le même ton. On entremêlera tous ces propos de chansons patriotiques, et à chaque couplet on graissera l'archet avec du bon Bordeaux ou du Bourgogne »⁴².

De son côté, après une nouvelle et longue description des racines lointaines de cette Fête des Rois qui « [...] dans sa première origine, était bien touchante, bien respectable », et soucieux de remplacer davantage que de détruire, l'auteur des *Révolutions de Paris* plaide pour une véritable réflexion sur le sujet : « Un arrêté de la commune change le jour des rois en fête des sans-culottes. À la bonne heure ! Mais cela ne suffit pas. Cette innovation est trop vague. Il faut, quand on veut détruire un vieil usage, le remplacer par un autre bien circonstancié, afin que l'attrait de la nouveauté serve de recommandation à la sagesse du motif »⁴³. Vain plaidoyer que celui-ci, puisque la Fête des Sans-Culottes ne devait guère avoir d'avenir, tandis que le souvenir de celle consacrée aux trois Mages ne méritait plus qu'on le combatte un an plus tard, alors que le mouvement déchristianisateur avait nettement élargi le champ des possibles en matière de contestation contre l'Église et les fêtes chrétiennes. En janvier 1794, Hébert lui-même ne se donne pas la peine d'une nouvelle scène de ribote entre le Père Duchesne et ses amis, alors qu'il utilise toujours le thème de la fève pour dénoncer la rapacité des souverains coalisés contre la France⁴⁴. En ces premiers mois de l'an II, la Commune de Paris doit, pour sa part, se résoudre à constater son impuissance à faire respecter les interdits sitôt que ceux-ci touchent à des traditions solidement ancrées. Des procès-verbaux font état de discussions pour le moins étranges à l'heure où la situation politique, militaire, économique, de la République devrait conduire les comités de surveillance à s'occuper de suspects autrement plus inquiétants que les

(42) N°207, janvier 1793.

(43) N° du 29 décembre 1792 – 5 janvier 1793.

(44) « Ces jean-foutres savent maintenant ce que peut le bras des républicains. Ils croyaient, au commencement de la guerre, que ce n'était qu'une promenade que d'aller de Berlin et de Vienne à Paris. D'avance ils se partageaient les lambeaux de la France. Moi, comme empereur et chef du saint-empire, disait le muscadin François, j'aurai la première et la meilleure part du gâteau, la fève m'appartient, je retiens donc la Lorraine, la Flandre, l'Alsace, etc. J'y consens, répondait le grand escogriffe de Prusse, mais à condition que tu m'abandonneras le pillage de Paris et que la Bourgogne et la Champagne seront dans mon lot, car j'aime le bon vin » (n°344, février 1794).

pâtisseries et les amateurs de galettes... Une feuille rapporte ainsi une séance de la Commune de Paris du 17 nivôse an II (soit le jour de l'Épiphanie, le 6 janvier 1794), au cours de laquelle un orateur du comité révolutionnaire de la section de la Maison commune dénonce le fait que des Galettes des Rois sont produites par des pâtisseries en plein cœur de la capitale de la République : « Sur une dénonciation à nous faite, que l'on criait encore la fête des rois, que l'on vendait des gâteaux à la fève, des commissaires se sont assurés du fait (il montre des gâteaux, on applaudit ; il cite des pâtisseries chez lesquels ils ont été saisis). Considérant que les pâtisseries qui font des gâteaux à la fève ne peuvent avoir de bonnes intentions ; que même plusieurs particuliers en ont commandé sans doute dans l'intention de conserver l'usage superstitieux de la fête des ci-devant rois, le comité a arrêté que le conseil général sera invité d'envoyer à l'instant une circulaire à tous les comités révolutionnaires, pour les engager à employer toute leur surveillance pendant cette nuit et les suivantes, pour découvrir et surprendre les pâtisseries et les orgies dans lesquelles on fête et on fêtera l'ombre du dernier tyran »⁴⁵. Resterait bien sûr à pouvoir faire la part de ce qui relève ici d'un simple maintien de la tradition (la « superstition » pour reprendre le vocabulaire du comité révolutionnaire), du refus d'une ingérence des autorités révolutionnaires dans ce qui a trait à la sphère privée, mais aussi – pourquoi pas – d'une résistance liée à un positionnement politique hostile à la Révolution.

Quoi qu'il en soit, en l'an III, quelques traces subsistent encore de cette Fête des Sans-Culottes, à laquelle un chansonnier consacre quelques vers faciles⁴⁶, néanmoins leur « défaite » politique⁴⁷ provoque *de facto* la disparition de la fête, à défaut de ramener celle des rois qui demeure bannie du programme festif annuel voulu par les hommes de l'an III

(45) *Gazette des tribunaux*, n°VII, février 1794.

(46) « Sur la fête des sans-culottes, substituée à celle des Rois par un Arrêté du Corps municipal. Air : *La Chanson (bis) que chantait Lisette*. / Loin ce régime intolérable, / Qu'on appelle la royauté ; / Abolissons-le, même à table, / La table aime l'Égalité. / Pour qu'un banquet soit agréable, / Il y faut être en liberté. / Plus de Rois, ce sont des despotes ; / Ne fêtons (*bis*) que les sans-culottes. / Rois par la fève ou la naissance, / Rois du Nord & de l'Orient, / Du peuple ayez la confiance, / Ou vous tombez dans le néant ; / Votre fable est passée en France, / Au vent de son souffle puissant. / Vous, vos cohortes & vos flottes, Qu'êtes-vous (*bis*) sans les sans-culottes ? [...] » (*Almanach des Grâces, dédié à la plus belle. Étrennes érotiques et patriotiques chantantes. III^e année républicaine*, Paris, Cailleau, 1795, p. 81-83).

(47) Pour reprendre le mot de Kåre TØNNESSON, *La Défaite des sans-culottes, mouvement populaire et réaction bourgeoise en l'an III*, Oslo-Paris, Presses Universitaires d'Oslo-Clavreuil, 1959.

et du Directoire⁴⁸. Le retour des Bourbons⁴⁹ et l'influence du clergé catholique allaient faire renaître une fête qui est toujours célébrée en nos premières années du XXI^e siècle. Reste à se demander quelle proportion des actuels amateurs de galettes donne un sens religieux à la réunion festive de l'Épiphanie et plus encore combien sont ceux de nos concitoyens aujourd'hui susceptibles d'établir un quelconque lien politique entre la fête et la monarchie ? Le tout alors même que sont, en revanche, encore très populaires le fameux dire de Marie-Antoinette sur la « brioche »⁵⁰, mais aussi le thème du « boulanger », de la « boulangère » et du « petit mitron », tous liés à l'idée d'un roi père nourricier de ses sujets. Entre ce roi nourricier et le roi de la fève existent des liens aussi évidents que « pâtisseries », *a fortiori* si, en temps de Révolution et de désacralisation du roi, ce dernier en vient à se muer en « roi ogre », en « monstre » politique, qu'il convient d'éliminer.

Michel BIARD
GRHis – Normandie Université (Rouen)
61 rue Lord Kitchener
76600 – Le Havre
biard.m@wanadoo.fr

(48) Ce qui n'empêche pas le thème du partage du gâteau et de l'obtention de la fève de persister, parfois en se mêlant à d'autres thèmes en vogue, tel celui de la « queue de Robespierre » dans les semaines qui suivent Thermidor (Louis LEGRAND, *Le Réveil de Robespierre, ou le Gâteau des rois*, Paris, Chez les marchands de nouveautés, sd).

(49) « Paris. Le 6 janvier. LL. AA. RR. Madame, duchesse d'Angoulême, Monsieur, M^{gr} le duc de Berry, et LL. AA. SS. M^{me} la duchesse d'Orléans, douairière, M^{me} la duchesse de Bourbon, et M. le prince de Condé ont dîné avec S. M. On a tiré le gâteau des rois. Le sort a fait roi M. le prince de Condé, qui a choisi Madame pour reine. Aussitôt S. M. s'est levée, et, avec cette grâce qui l'accompagne partout, elle a porté la santé du roi et de la reine » (*L'Ami de la religion et du roi ; journal ecclésiastique, politique et littéraire*, n° du 10 janvier 1816).

(50) Véronique CAMPION-VINCENT et Christine SHOJAEI KAWAN, « Marie-Antoinette et son célèbre dire : deux scénographies et deux siècles de désordres, trois niveaux de communication et trois modes accusatoires », *AHRF*, n°1-2002, p. 29-56.